

## LETTRE DE PARIS.

Monsieur le Directeur.

Parmi les nombreuses questions que présente l'étude de la situation actuelle de la France, il n'en est aucune qui me semble devoir intéresser davantage vos lecteurs que celle de la situation religieuse de notre ancienne mère-patrie. Cette question est vaste et compliquée, le peu d'éléments qu'il m'a été possible de réunir jusqu'à ce jour me permettent à peine de l'effleurer. Je me hâte donc de vous dire que je n'ai nullement la prétention de traiter à fond une matière aussi étendue, je ne ferai que vous communiquer le résultat de mes observations ; je citerai des faits, ils sont à mon avis plus concluants que tous les commentaires auxquels on pourrait se livrer.

Une chose qui nous frappe quand nous voyageons en France, c'est l'étonnante diversité du langage : chaque département, et même, jusqu'à un certain point, chaque village a ses expressions propres, son idiôme caractéristique. La diversité des sentiments religieux me semble encore plus tranchée.

Dans un petit voyage au midi de la France, il m'a été donné de remarquer quelque chose de cette divergence surprenante. Je me suis d'abord arrêté à Ferrières, dans le diocèse d'Orléans. C'est un village d'environ quatre mille âmes, appartenant autrefois presque exclusivement aux moines de St. Benoît. Ils y avaient une magnifique église que le pape Alexandre III consacra et qui a été plusieurs fois honorée par la présence de personnages illustres. C'est là, dit-on, que Pépin le Bref, en présence de ceux qui se moquaient de sa petite taille, leur prouva, en terrassant un lion aux prises avec un taureau, que le courage et la valeur ne se mesurent pas à la longueur des bras. Une sculpture en pierre sur le chapiteau de la porte principale conserve la mémoire de ce fait.

La révolution de 93 a passé par là ; les moines ont été chassés, pas un seul n'a reparu depuis, et leurs biens sont devenus le patrimoine des plus hardis. Cependant l'église et le monastère n'ont pas été détruits dans la tourmente révolutionnaire, et, depuis quelques années, la Religion s'efforce de ramener cette population sans Dieu et sans autel à la douce lumière de l'Évangile. Travail lent et pénible ! Malgré le zèle déployé par un vénérable curé qui s'est dévoué à cette noble mission, cent personnes à peine ont secoué l'indifférence et l'apathie dans laquelle tout le village semble être enseveli. Chose étrange, ou plutôt conséquence inévitable de l'incrédulité, cette population, en perdant la foi, est tombée dans les superstitions les plus ridicules. Une partie du monastère est devenue depuis deux ans un petit séminaire où des professeurs dévoués donnent une éducation solide et vraiment religieuse à un grand nombre d'enfants et de jeunes gens. Cet établissement a été fondé

par Mgr Dupanloup. Quel bien immense n'attend-on pas de cette maison ? car c'est toujours le même refrain : c'est par les enfants qu'il faut opérer la régénération des peuples.

De Ferrières, je me rendis dans l'Aveyron. Quelle différence ! Là, dans les campagnes, dans les villages et les petites villes, on va à la messe, on se confesse et l'on communie sans se cacher. Les indifférents font l'exception, et l'impie n'ose pas se montrer. La foi produit des œuvres admirables ; la révolution a mutilé les statues des saints, souillé les tombeaux et profané les temples, mais elle n'a pu arracher la foi du cœur de ces populations. On pourrait dire la même chose du Carstal, des campagnes voisines de Lyon et de la Bretagne ; mais, si l'on pénètre dans le Berry et la Saintonge, et que l'on s'avance jusqu'à la Méditerranée ou qu'on revienne aux environs d'Orléans et de Paris, on verra de nouveau la prédominance de l'incrédulité. Dans quelques unes de ces malheureuses campagnes la religion est odieuse parce qu'elle est mal connue et le ministère du prêtre est comme frappé de stérilité.

Et les grandes villes ! c'est là qu'on assiste au conflit continuel de toutes les opinions, c'est un véritable combat à outrance, une guerre acharnée et sans merci. Des indifférents, il n'y en a pas ici, ou du moins le nombre en est fort restreint. Les incrédules, les impies ne se donnent point de repos, tantôt ils complotent dans l'ombre, et essaient leurs forces en secret, tantôt ils se montrent à demi-jour, puis rentrent dans leurs cabinets pour repaître encore avec plus d'audace. Repoussés et confondus, ils ne sont point réduits au silence, ils se vengent en lançant contre la religion et ses ministres le venin de leur haine immonde. Le prêtre et le soldat, voilà leurs grands ennemis, ils ne peuvent les regarder sans froncer le sourcil et écumer de rage : le prêtre, parce qu'il est l'homme de l'ordre moral ; le soldat, parce qu'il est le gardien de l'ordre matériel et social.

L'attitude du clergé français est noble et digne ; sous son influence, il se fait un remarquable travail de régénération. L'éducation chrétienne prend des proportions qui étonnent et effraient l'impiété. Le catéchisme se fait avec zèle et succès, des conférences savantes attirent les hommes à l'église ; et, jusque dans la grande Babylone parisienne, les sanctuaires de Marie voient augmenter le nombre des dévots et les autels du Sacré-Cœur de Jésus sont entourés d'une foule plus nombreuse d'adorateurs fidèles. Les Evêques sont à la tête du mouvement ; ils se pressent autour de Rome et de son auguste Pontife, rétablissent les cérémonies romaines si touchantes, et opposent partout le remède au mal. En vain sont-ils attaqués et traînés dans la boue, en vain certains journaux déversent-ils contre eux et tout le clergé l'injure et la calomnie, ils n'en marchent pas moins avec force et persévérance dans la voie de la justice et du devoir. Des laïques influents secondent leurs efforts.

Un dernier mot. Je viens de lire dans le *Monde* que des royaux, obéissant à un plan concerté par des chefs de désordre, ont été chargés d'insulter les généraux et les prêtres, afin de détruire dans les masses la confiance qu'ils